

Récit d'une autre époque

Les chevaux de l'ouest

Depuis quelques années, Léonard Lemieux, fils de madame Jeannette Lemieux qui habite toujours aux Quatre-chemins de Saint-François, s'est amusé à griffonner de petites notes, souvenirs sauvés de l'oubli par une mémoire collective qui en perd de plus en plus. Ces images de ses premières années tournent autour de la vie paisible qui s'écoulait aux Quatre-chemins, dans les années 1950. En ces temps-là, pour reprendre une formule bien connue, ce coin de la paroisse constituait une «petite patrie» quasi autarcique et un pôle d'activités animé. Les anciens nommeraient la boulangerie, la beurrerie, la coopérative avec sa meunerie, la boutique de forge, la salle de danse chez Ti-Bé, le bureau des postes, le magasin de madame Boulet et la gare, le dépôt comme on disait.

Au cours des mois prochains, Léonard Lemieux partagera ces réminiscences avec nos lecteurs, jeunes et moins jeunes, de la paroisse ou de la diaspora. «Je me plais à imaginer que des acteurs de ce temps entreprennent à leur tour de colliger leurs souvenirs afin d'enrichir la mémoire collective. Quelles belles rencontres il pourrait en découler.» -- Léonard Lemieux

Note au lecteur : Monsieur Pierre Raby tenait une boutique de forge et faisait le commerce des chevaux.

De la boutique de forge au magasin de madame Boulet, la nouvelle avait fait son chemin en ce début de printemps. À l'école no 6, Denis et Carmelle nous confirmaient que leur père, monsieur Pierre pour nous, et le «père Pierre» pour les plus vieux, était parti pour l'Ouest, pour la Saskatchewan, en tout cas, bien loin.

Et de nous précipiter sur la carte fissurée représentant en rose le Dominion du Canada pour repérer cette terre aussi mystérieuse que difficile à orthographier. Ils venaient donc des Prairies, ces chevaux sauvages, et par les «chars» en plus. Puis, on entendait dire qu'ils étaient arrivés. À bicyclette ou à pied, c'était la course vers la station pour entrevoir, par les parois ajourées du wagon, ces broncos déracinés qui plaffaient sur le pavé de leur prison sur rails. La destination finale de ces bêtes était à deux bons kilomètres de là, sur une terre, propriété des Raby mais que l'on connaissait sous le nom de la terre à Pelletier. (NDA : Cette terre a été achetée par monsieur Émilien Garant si mes sources sont bonnes).

Cette forme de transhumance devait s'accomplir selon un rituel bien établi, quasiment comme dans un office religieux, chacun ayant un rôle à jouer. Tout d'abord, la cérémonie avait lieu après le «train» et le souper, en début de soirée, histoire de compter sur le plus de gens possible. Tout au long du trajet,

on s'assurait de fermer les barrières là où il y en avait et les entrées libres étaient gardées par des volontaires de corvée. Lorsque le corridor paraissait sécurisé, monsieur Raby pénétrait hardiment dans le wagon, s'assurait de maîtriser le cheval dominant, lui passait un licou et par une rampe, l'amenait dans un corral. Une à une, les bêtes retrouvaient un semblant de liberté; je ne saurais vous dire si on les faisait boire et les bichonnaient avant d'entreprendre la route.

Le cortège s'organisait ainsi: le «père Pierre» prenait place sur le panneau de son camion, se cramponnait d'une main à la chaîne de support et de l'autre, tenait ferme en laisse le leader du troupeau.

On ouvrait les portes du corral, le camion prenait de la vitesse et le «stampede» était lancé. Dès lors, le plan de match devait être suivi à la lettre. On empruntait la montée de la station au trot, tournait à gauche aux Quatre-chemins et la cavalcade repartait de plus belle jusqu'à la terre promise. Je n'ai pas souvenir qu'on ait échappé quelques bêtes durant des opérations de ce genre. Quand tout était terminé, on jasait

du déroulement de l'affaire, chacun étant certain d'y avoir joué un rôle très important. ♦

Léonard Lemieux.

Prochain texte: Le pain -- la boulangerie de Maurice Blais

Le pain quotidien

↳ par Léonard Lemieux

De 1936 jusqu'à sa mort en 1960, Maurice Blais a tenu boulangerie à l'endroit où s'élève aujourd'hui la résidence de sa fille Monique et de son mari Ernest Paré, du côté ouest de l'actuelle Montée Saint-François.

Il est cinq heures en cette fin d'après-midi de juillet 1953. Alors que le soleil tout doucement relâche son emprise, le boulanger Maurice Blais, assis en camisole blanche sur la cinquième marche de l'escalier, s'offre le plaisir d'une cigarette, les coudes appuyés sur les genoux. Pour lui, c'est l'heure tranquille... Il faut dire que tôt ce matin, à la barre du jour, il avait lancé sa fournée: des poches de «fleur», de la levure, de l'eau, du lait que le pétrin mécanique avait avalés et bien brassés dans un ronronnement d'engrenages.

Ordinairement, je me pointais dans la boulangerie au vidage du pétrin alors que des pans de pâte atterrissaient sur une table démesurée en soulevant des nuages de farine.

Pendant que cette pâte, telle une grosse panse s'enflait sous la toile, notre tâche, à Monique, à Mariette et à moi, consistait à préparer le pétrin pour le lendemain. Tout juste avant la pesée du pain à cuire, le foyer du four, bourré de croûtes de bois mou, était allumé et par la suite, bien gavé au point d'atteindre 350 °F.

Après le second calage de la pâte, madame Madeleine attaquait la pesée du pain: deux coups secs de coupe-pâte, un lancer précis dans le plat de la balance, un ajout pour faire le poids et voilà que par moulage, les boules de pâte, rondes comme des têtes de choux s'alignaient sagement avant d'être écrasées et roulées en gros boudins qu'on étendait dans les tôles bien graissées. Mariette m'a heureusement rafraîchi la mémoire en faisant valoir que deux fois la semaine, les mercredis et samedis, il revenait aux petits mitrons que nous étions de badigeonner les moules avec pinceaux et graisse fondue. Au bruit qui se dégageait de l'opération, je puis vous dire que nous y mettions du cœur.

Pendant ce temps, sous la poussée de la chaleur, la pâte emprisonnée dans les moules gonflait encore et se montrait disposée à passer à l'étape suivante. Un coup d'oeil au thermomètre et Maurice empoignait une large palette en bois, sorte de spatule au manche interminable, et délicatement, sans soulever de poussière, laissait glisser, pour ne pas dire flotter, les tôles dans l'ancre noirci du four. C'était fait méthodiquement et, après un léger mouvement de recul, la palette revenait prendre un chargement; l'enfournement continuait ainsi jusqu'à ce que le four en eût plein la gueule, si vous me permettez l'expression.

Le feu était mort de lui-même, le calme s'installait pendant que déjà des arômes qui ne s'oublient pas emplissaient la boulangerie lourde de chaleur. De temps à autre, Maurice projetait un faisceau de lumière par la petite porte mi-ouverte et vérifiait le bronzage de la fournée. Puis venait le moment savoureux des odeurs et des couleurs des croûtes dorées enfin libérées. Protégé de la chaleur par des poignées taillées dans des pièces de jute, «le personnel autorisé» capturait les miches éjectées des moules et, comme s'il s'agissait de soldats de plomb, les plantait au garde-à-vous dans de grandes armoires sur roulettes.

Quelle abondance dans ce pain quotidien à la peau luisante et bien unie... Arrivait alors l'instant béni de notre récompense, les restants, portions incomplètes de pain non destinées à la vente. J'ai encore présents à la mémoire ces petits

Suite de la page 6

croaquements du pain qui refroidit et les premières notes des grillons qui anticipaient déjà une soirée bien au chaud...

N'allez surtout pas conclure que la journée était terminée. D'abord, cet ogre de four réclamait sa portion journalière de bois, des croûtes de quatre pieds que nous entassions le long du mur, à proximité du foyer. Le pain sandwich, une nécessité moderne pour les chevaliers de la boîte à lunch passait à la tranche avant d'être enveloppé. Et la livraison du lendemain, fallait bien la préparer! Monsieur Blais avait sa «run» de pratiques qui l'amenaient jusqu'à Saint-Pierre. Au plus loin de mes souvenirs, il gardait un cheval dans sa grange adjacente à la boulangerie; été comme hiver, la noble bête portait le viatique quotidien à la clientèle. Plus tard, un «panel», ancêtre de notre fourgonnette prit la relève à l'été et comble du modernisme, en hiver, le pain voyagea en «snowmobile», invention de Bombardier.

En rapaillant toutes ces images, pour les faire connaître à mes petits-enfants, je ne puis qu'être rempli de gratitude envers Maurice et Madeleine et la famille qui m'ont permis d'entrer en contact avec un monde d'une simplicité et d'un savoir-faire qu'on redécouvre aujourd'hui dans ces boulangeries, plus petites, plus chaleureuses, plus à l'échelle de l'homme.

Merci à Jacques Boulet pour ses notes historiques relatives au lot 26.

Des commentaires à formuler? Écrivez-moi à:
lemieux.leonard@videotron.ca

Au prochain numéro: la beurrerie de Monsieur François Bonneau. ♦

Récit d'une autre époque

La beurrerie du Quatre-Chemins

par Léonard Lemieux

Lectrices, lecteurs,

Vous en conviendrez: passer de la boulangerie à la beurrerie est là non seulement question de logique, mais aussi affaire de goût. D'ailleurs, la vie quotidienne regorge d'expressions courantes touchant le pain; citons entre autres les plus usitées telles: bon comme du bon pain, gagner son pain, manger son pain noir. D'autre part, que de formules d'usage quotidien font référence au beurre: avoir le beurre et l'argent du beurre, piger dans l'assiette au beurre, prendre le beurre à poignée sans oublier cette tournure qui consacre le mariage de l'un et de l'autre, être le pain et le beurre de quelque chose. Mais voilà que je me perds dans des considérations linguistiques, revenons-en à notre propos premier, la beurrerie de Saint-François.

Construite en 1947, la bâtisse qui m'était familière dans mes jeunes années n'existe plus et le paysage a tellement changé au fil des décennies que j'ai dû reconnaître les lieux à pieds pour m'assurer de son emplacement. Cette fabrique avait pignon sur rue au nord du Chemin St-François, entre les montées de Philippe Boulet et de Maurice Laflamme. Ce terrain, parcelle du lot 31, est aujourd'hui occupé par un bâtiment de la coopérative agricole, à l'ouest de la quincaillerie. Il y avait belle lurette que l'on fabriquait du beurre à cet endroit. D'après les notes historiques colligées par Jacques Boulet, la première installation remonterait à 1892 et, par contrats de vente successifs, elle s'est retrouvée entre les mains de M. François Bonneau en 1923 avant d'être cédée à la coopérative en 1935, ce dernier assumant toujours la fonction de maître-beurrier.

Ne me demandez pas comment et pourquoi nous, jeunes bedaines, étions autorisés à nous faufiler parmi les cadrans, les tuyaux, la vapeur et l'imposant bassin que constituait le pasteurisateur

agitant sa vis sans fin. Toujours est-il que, sans trop embarrasser la famille Bonneau, nous avons pu observer les différentes étapes de la fabrication du noble condiment sous l'oeil vigilant du maître d'oeuvre, monsieur François qui dirigeait les opérations en laissant entendre de sonores «Bondance de bondance» ou «Potence de potence», personne n'ayant pu me confirmer laquelle des tournures était la véritable.

Monsieur François Bonneau, maître-beurrier, mais aussi maître-chant, était le père de Albert et Maurice Bonneau de Saint-François.



Photo courtoisie: Maurice Bonneau



La beurrerie avait cessé ses opérations à l'hiver 1965 en raison d'une fusion avec Montmagny. Elle avait été démolie avant la fin des années 1960. La famille de M. Willie Denault habitait le 2^e étage à cette époque d'où la présence d'enfants lors de la prise de photo en octobre 1964.

Ainsi, nous assistions au déchargement des bidons de crème livrés, soit par les cultivateurs eux-mêmes, soit par le camion de la coopérative. Toutefois, je me rappelle que Robert Gamache s'amenaient sur place dans une charrette halée par «Jack-le-beu», un indolent taureau dont la docilité était aussi vérifiable que la lenteur de son pas. De chacun des bidons, M. Maurice prélevait un échantillon pour en mesurer la densité de gras et toute la production livrée se retrouvait dans l'immense cuve de pasteurisation. À partir de là, mystère; par des conduits invisibles

pour nous, la crème aboutissait dans une baratte géante digne de Gargantua. Quand tout était paré, monsieur François verrouillait la porte ainsi qu'on le fait pour l'écouille d'un sous-marin et le cylindre de bois commençait à tourner comme s'il eût été entraîné par un hamster géant. Le boucan cessait avec la fin du barattage. On retirait le reliquat liquide, le lait de beurre, qui était poussé dans des réservoirs à l'étage. Accessible à tous ceux qui en voulaient, ce lait de beurre, à ce qu'on disait, avait la réputation d'être un des ingrédients secrets qui faisaient la renommée des tartes de madame Pierre Raby. Mon complice de tous les jours, à cette époque, était Clermont Lecomte avec qui j'ai appris l'abécédaire de la vie terrienne. Tout en courant derrière une voiturette tirée par un de ces chiens costauds, nous allions, en fin d'après-midi, quêrir quantité de ce petit lait que nous rapportions à la ferme dans des demi-barils en métal. Mélangé à de l'avoine moulue, à du son, à de la balle de tasserie, cela vous faisait une de ces bouettes dont les cochons raffolaient. Oui, oui le beurre! J'y reviens, car il faut maintenant récupérer les quelque 1500 livres, résultat d'un barattage normal. Là, quelle vision d'abondance! M. Bonneau, père, armé de grandes palettes de bois luisantes, retirait de la baratte des mottes de beurre telles que leur vue seule eût justifié une crise de bile.

Bien pressée dans des boîtes en bois de 56 livres, cette manne dorée passait tout droit au réfrigérateur avant la découpe en blocs d'une livre, identiques à ceux que l'on retrouve aujourd'hui dans les magasins. Puisque toute cette opération se faisait à la main, madame Bonneau et sa fille, Monique, intervenaient alors pour épauler les hommes. Un à un, les blocs étaient séparés puis enveloppés dans des feuilles de papier ciré frappées à la marque de la fabrique locale. Prêtes pour la vente, les caisses se retrouvaient en grande partie à la Coopérative fédérée de Québec.

Les plus anciens de la paroisse se remémoreront le va-et-vient de François Bonneau distribuant les paies de beurrerie sur le perron de l'église avant et après

Suite à la page 10

Suite de la page 9

La beurrerie -----

la grand'messe dominicale. Son fils Maurice m'a confié que souventes fois, l'argent était laissé dans les bidons retournés aux cultivateurs. Quand on sait que les tables à lait pour les bidons étaient installées au chemin, loin des maisons, on ne peut que souligner l'honnêteté de nos gens.

La beurrerie de mon enfance a cessé sa production en 1965 à la suite d'une fusion avec celle de Montmagny. Quant à M. François, il est décédé en juin 1977, âgé de 75 ans. En plus d'exercer son métier de beurrier, pendant des années, été

comme hiver, il a attelé ses chiens et est monté au village pour chanter à la messe en compagnie de MM. Ernest Boulet et Jos. Morin. Je tiens cette confidence d'un ami, Denis, fils d'Arthur Lamonde qui habitait près de l'église et qui servait la messe en ce temps-là. C'est quasi parole d'évangile!

Merci à Jacques Boulet pour ses notes historiques et à M. Maurice Bonneau.

Des commentaires? Vous m'écrivez à lemieuxleonard@videotron.ca

Le mois prochain: *La meunerie et les grains*. ♦

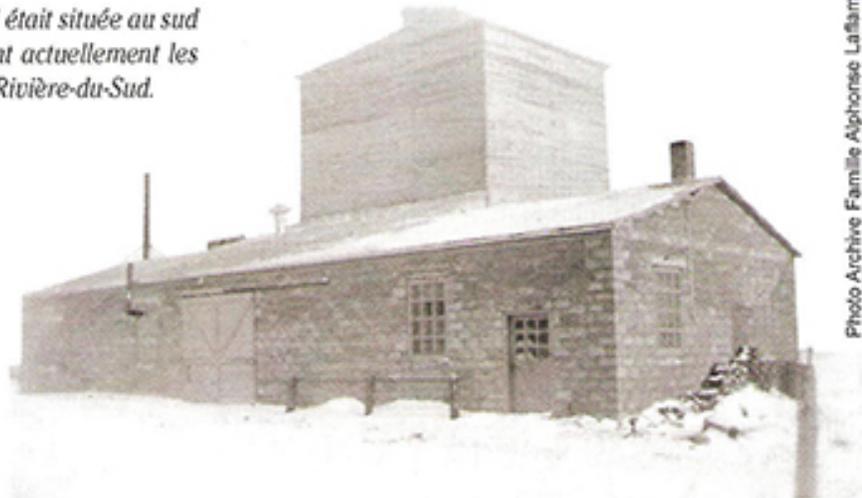
Récit d'une autre époque

La meunerie et les chars de grain

Note: La meunerie dont il est question ici était située au sud du Chemin St-François, là où se trouvent actuellement les entrepôts n° 2 et n° 3 de la S.C.A. de la Rivière-du-Sud.

Au début des années '50, quand on avait comme moi dix ans, quand l'école était finie et que l'exubérance enfantine de la liberté retrouvée s'estompait dans les premiers jours de juillet, à quoi pouvait-on occuper ses journées? Pour la majorité des élèves de l'école n° 6, les Fiset, Morin, Nicole, Bernier, Gamache, Lecompte, Raby, Boulet, Laliberté, Bolduc et Guillemette, enfants de cultivateurs, la question ne se posait pas car le barda quotidien trouvait à occuper chacun et chacune selon ses capacités. N'étant pas fils d'agriculteur, je confiais mon oisiveté au moindre tas de sable dans lequel je poussais de «petits tracteurs» gossés dans des fuseaux de fil vides et mus par un élastique tortillé. Introuvables aujourd'hui!

Imaginez avec quelle joie, un bon matin, on voyait passer M. Armand Bolduc et sa grande voiture montée sur pneus, tirée par son team de chevaux. Pour les petits désœuvrés que nous étions, il y avait de la besogne en vue, disons plutôt un heureux divertissement. Depuis déjà quelques années, les sociétaires de la coopérative avaient fait construire une trémie à grains. Dans le livre *Chronique de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud*, les auteurs Bonneau et Lamonde le mentionnent en ces termes: «les membres de la Coopérative pourraient bénéficier de prix avantageux obtenus par l'achat (de grains) en grandes quantités». Vous aurez compris ici que «en grandes quantités» voulait dire «par chars



Construite par M. Alphonse Laflamme, voici la 1^{re} meunerie de la Société coopérative agricole de Saint-François. Le déchargement des grains se faisait à l'arrière.

entiers» de grain destinés à alimenter la meunerie. Les notes historiques ayant trait à l'évolution de la coopérative, notes aimablement transmises par l'actuel directeur de la coop, M. Stéphane Bilodeau, font mention, le 28 juin 1952, d'une entente intervenue quant au «déchargement des chars de grain au chemin de fer. Armand Bolduc décharge deux chars et Donat Guillemette un char, à tour de rôle». Voilà, retrouvée 60 ans plus tard, la décision qui m'a valu tant de joyeuses équipées. Tout d'abord, il y avait la promenade en voiture jusqu'à la station. Devant le wagon, la voiture se glissait sous une plaque de tôle en forme de bec verseur qui couvrait la largeur de la porte. Notre premier réflexe était de nous lancer dans la masse de blé, d'orge ou de maïs, de sauter, de nous rouler comme dans un immense carré de sable, jusqu'à en avoir plein les cheveux, les culottes et les «running shoes». M. Bolduc, à l'aide d'un diable, une sorte de pelle à neige sur roues, déversait le grain

dans la voiture et notre contribution se limitait à l'étendre uniformément. Un de ces jours, Armand nous est arrivé avec un tracteur tout neuf; Ford ou MF 35, peut importait la marque, la machine avait un volant que nous pouvions manipuler à l'arrêt, sans toucher aux pédales, bien entendu. De retour à la coopérative, le déchargement s'effectuait avec la même ardeur. À l'arrière de la bâtisse, la voiture s'arrêtait face à un carreau, on ajustait un entonnoir de bois autour du panneau qu'on levait et le grain coulait vers un élévateur à plats qui le hissait jusqu'au compartiment désiré. Là aussi, nous mettions le pied au grain; je persiste à croire que nous étions plus embarrassants qu'utiles mais l'attitude bienveillante du patron nous laissait penser que, sans notre aide, il n'y serait pas parvenu aussi rapidement.

Que pouvait-il bien se passer à l'intérieur de la meunerie?

Suite à la page 20

Photo Archive Famille Alphonse Laflamme

Suite de la page 19

La meunerie et les chars à grain

À l'extérieur, le bruit se faisait déjà assourdissant. Comme mon père Sylvio y travaillait, le laissez-passer venait facilement. On entrait par le bureau à l'ouest de la bâtisse; Oscar Morin, préposé à la facturation, nous accueillait et nous laissait pénétrer au cœur de l'action. Partout des piles de sacs portant étiquettes de différentes couleurs: moulée de ponte, laitière 18%, grain mêlé, avoine moulue. Dans cette atmosphère de poussière et de vacarme, trois mousquetaires de la nutrition animale: Lauréat Rousseau, Roméo Laflamme et mon père. Les *overalls* sont grises, les casquettes sont grises, les sourcils sont gris; ils se parlent par signes et transportent des poches de cent livres comme si c'était du bois de poêle. De ce quatuor, deux sont encore vivants; Roméo a dépassé le cap des 90 ans, Lauréat y arrive; tout un exploit si l'on consi-

dère qu'ils oeuvraient sans masque dans cet environnement. Je me dois ici d'ouvrir une parenthèse au sujet du *Whizzer* de Lauréat. Qu'est-ce au fait qu'un *Whizzer*? Une sorte de bicyclette hybride, à pédales pour lancer l'engin d'abord, à moteur, (assez puissant pour faire marcher un moulin à coudre), pour ménager les mollets ensuite. Par vents contraires, il fallait ne compter que sur l'huile de jambes. L'image de Lauréat courant à côté de son machin comme le fait un cavalier de rodéo me vaut encore toute une récréation.

Merci à Lauréat qui m'a rafraîchi la mémoire tout en me réchauffant le «cayen», merci à M. Stéphane Bilodeau pour les notes historiques de la coopérative.

Des commentaires? Écrivez à: lemieux.léonard@videotron.ca

Le mois prochain:

On danse chez Ti-Bé. ♦

Récit d'une autre époque

On danse chez Ti-Bé



par Léonard Lemieux

En début de propos et sans remonter au déluge, je me dois d'établir une genèse succincte de l'apparition de la salle de danse du Quatre-chemins. En 1950, l'emplacement à l'est de la croisée des chemins Saint-François et Montée Saint-François était occupé par ce qu'on appelait la «shop à Moïse Boissonneault». Il y avait là un ensemble de bâtiments dont le principal abritait une fabrique artisanale de meubles joutée à des remises pour la conservation du bois. Alfred St-Pierre se porta acquéreur des propriétés du défunt Moïse et, en 1956, procéda à la démolition de la boutique pour construire en lieu et place une résidence rattachée à une salle avec bar pour les réceptions et la danse sociale.

Si la chanson de Vigneault commence par «Samedi soir à St-Dilon y avait pas grand'chose à faire», laissez-moi vous dire que ce n'était pas le cas à Saint-François. La veillée du samedi soir, c'était chez Ti-Bé que ça se passait et la chose était connue de Saint-Cyrille-de-Lessard à Armagh et bien au-delà. Il faut dire qu'à cette époque, on vivait de réelles fins de semaine avec une pause marquée, histoire de s'adonner à de sains esbaudissements pour récupérer des efforts fournis durant cinq grosses journées de travail. Donc, en cet après-midi du samedi, au village et dans les rangs, les blondes et les filles de la maison, rouleaux et bigoudis sur la tête, astiquaient avec ardeur la Chevrolet Belair ou la Pontiac Pari-



Photo: Thérèse St-Pierre Simard

Ce bâtiment a été détruit par un incendie en 1965. Il était situé à droite en empruntant la Montée Saint-François.

sienne, promenaient l'Electrolux sur les tapis, tout cela sous les yeux reconnaissants des «chums» qui déjà, à trois heures, en étaient à quelques apéritifs réconfortants. Les crinolines prenaient l'air sur la corde à linge en compagnie des jupes à plis et des boléros à manches courtes, le fer à repasser chauffait, bref on se préparait pour la soirée.

Il en allait tout pareillement à l'hôtel St-Pierre. La veille, une camionnette était revenue de Montmagny avec son chargement hebdomadaire de bière. Vers les quatre heures, les costauds, Michel Simard et Bertrand, fils de Ti-Bé, procédaient au remplissage des frigos avec des caisses de Dow et de Molson. Ici, je vais vous confier un secret que vous ne répétez à personne: la bière était entreposée au sous-sol de la

salle, mais il existait une réserve secrète bien utile pour parer à certains cas fortuits, en particulier les descentes des «spotters». En ce temps-là, les permis de vente d'alcool étaient inexistant à la campagne et en dépit d'une certaine tolérance, deux fois durant l'été, tout juste avant le début de la soirée, ces «spotters», ancêtres de l'actuelle section des alcools de la SQ, débarquaient, confisquaient le liquide excré et repartaient avec le stock. Imaginez la course qui s'ensuivait pour regarnir les frigos en puisant dans la caverne d'Ali Baba. Autre confidence qui saura émouvoir les amateurs de bière d'aujourd'hui: à l'épicerie, il en coûtait 19 cents pour une petite bière alors qu'en salle, on la vendait 35 cents, trois bouteilles pour une piastre, les boissons fortes se débitaient 50 cents le verre. Les



Récit d'une autre époque On danse chez Ti-Bé

jeunes viendront nous dire que ce n'était pas le «bon temps»!

Quand madame Anna, la vraie boss des noces, robe bleue à fleurs et tablier blanc, se pointait dans la salle avec sa boîte de poudre à danser pour faciliter la glisse, le personnel, Thérèse, Michel, Géraldine Paré, Marie Simard, Pauline Bilodeau, tout le monde savait qu'il fallait être d'équerre. À compter de 8 heures, les premiers groupes se pointaient, choisissaient leur table, commandaient

petit accordéon fabriqué par Messervier de Montmagny, son épouse Jeannette l'accompagnait au piano, Lise et Solange, ses belles-sœurs, étaient à la mandoline et à la guitare. Certains soirs, Bertrand se joignait à l'orchestre. Le programme de la soirée collait à un rituel strictement observé: cinq danses canadiennes, aussi appelées sets carrés et dirigées par un meneur, le «caller», habituellement André Bernier ou Henri Boulet. Entre chaque set, le juke-box



Photo: Thérèse St-Pierre Simard

une première tablée de bouteilles; la plupart du temps, les gars retournaient alors à l'extérieur abandonnant la garde de leur territoire aux blondes de faction. À 8h30, les musiciens envahissaient leur petite scène et prenaient le temps de s'accorder. Durant tous ces étés où j'ai travaillé comme serveur, la musique traditionnelle a toujours été l'affaire de Réal Noël et de la famille Campagna. Réal, que je considérais comme le leader du groupe touchait l'accordéon, un

Wurlitzery allait de trois pièces dites «modernes» pour 25 cents. Le moderne, chacha, samba, rock'n roll, était surtout l'affaire des filles, les hommes préférant prendre l'air frais dehors. Et puisque chaque paroisse avait ses petits coqs de village et que les tempéraments se réchauffaient aisément, il existait une forme de sécurité assurée par des officiers en uniforme de l'agence Pinkerton; en fait, ces colosses étaient des travailleurs de la Davie de Lauzon désireux d'arrondir les fins de mois.

Nous voici rendus à une heure du matin. Les musiciens ont plié bagage, mais les danses modernes bénéficient d'un sursis. Inutile de vous

dire que les «slows» du genre *My Prayer* ou *Love Me Tender* ont la cote. Si la nature humaine est demeurée la même, les pressions religieuses et familiales du temps commandaient des comportements plus réservés. En d'autres termes, s'il était permis de «licher la couenne», c'était bien défendu de mordre dans le lard. Alors, pour assurer une suite à sa soirée, lire un raccourci, un jeune homme devait user de stratégie, jouer de la paume avec finesse. D'autres, ignorant ces préoccupations sentimentales, en profitaient pour luncher avant de rentrer; point de gastronomie, mais des sandwiches, des œufs dans le vinaigre et, oui... oui! des langues de porc.

Ainsi s'achevait la soirée. Le juke-box débranché, les derniers fêtards partis, commençait alors le festival de la moppe. Mais ça, c'est une autre histoire que je vous raconterai la prochaine fois, si vous êtes sages.

Mes remerciements à Thérèse St-Pierre et à Réal Noël pour leur précieuse collaboration.

Des commentaires ou suggestions? lemieux.leonard@videotron.ca

Le mois prochain

Les grosses noces ♦

Récit d'une autre époque

Les grosses noces



En ce matin de fin mars, surprise et désarroi. Surprise, ma cour est toute blanche, désarroi, obstinément blanche aussi la feuille de papier devant moi. C'est à n'y rien comprendre; malgré toutes les idées qui me trottent dans la tête, vous me voyez incapable de trouver les premiers mots accrocheurs pour vous décrire les réceptions de noces qui se tenaient à la salle de Ti-Bé. C'est qu'il en faut de la mémoire pour faire revivre ces noces des années '50. Dans une envie irrésistible de parodier le poète François Villon, je veux crier: «Mais où sont donc les noces d'antan?». Au fait, en quarante ans, j'ai assisté à trois noces dont celles de mes deux filles. Qu'est-il advenu de ces cortèges de voitures décorées de rubans blancs, jouant du klaxon comme ce n'est pas possible? À ce qu'il me semble, aujourd'hui, on ne se marie plus, sinon «dans la plus stricte intimité», quasi en cachette, comme s'il s'agissait d'un mauvais coup. Il y a 60 ans, il eût été fort incorrect et impensable d'agir de la sorte, car la noce prenait allure d'événement familial et, encore plus, social. Oublier un lointain parent, un voisin, un ami pouvait entraîner un facteur de refroidissement durable dans les relations interpersonnelles.

Je n'ai pas en mémoire toutes les réceptions au cours desquelles j'ai travaillé comme serveur, mais il en fut une mémorable: plus de deux cents convives dont plusieurs des États-Unis. La mariée était originaire de Saint-Raphaël et le nombre de ba-

gnoles Lincoln Continental dans le défilé était du jamais vu. Imaginez le branle-bas de combat précédant pareille prestation. À moins d'une demande spéciale, le menu standard à 2,50\$ le couvert comprenait la coupe de mousseux, le consommé de bœuf ou salade, la dinde en sauce, pommes de terre pilées et farce, salade vinaigrée et, au dessert, gâteau moka sauce caramel. La veille de la réception, les dindes passaient au four sous la surveillance de madame Rosario Gagné dont c'était la spécialité. Le dépeçage des volailles répartissait la chair blanche d'un côté et la brune de l'autre pour faciliter le montage des assiettes, viande brune sous une escalope de viande blanche, la farce en retrait. Madame Ti-Bé se réservait les pommes de terre et malheurs à l'éplucheur qui oubliait un œil ou un micron de pelure; je puis vous garantir que la purée sortait du processus exempt du plus petit motton. Thérèse, compte tenu de sa patience, avait charge des petits mokas qu'elle décorait un à un. Dans la salle, montage des tables et mise en place relevaient de Géraldine Paré, Marie Simard et Pauline Bilodeau qui constituaient, comme il a déjà été dit, le noyau du personnel permanent. Donc, le samedi matin, dès dix heures, tout le monde courait encore, mais on était prêt.

Au moindre tintamarre de klaxons (on disait: criards), madame Anna procédait à l'ouverture des portes et conduisait le nouveau couple au fond de la salle pour la tra-

ditionnelle présentation des vœux. En un rien de temps, quelques «monocles» à la soif matinale aiguisée par l'émotion se présentaient au bar. Les enfants, au grand désespoir des parents, couraient autour des tables avec les risques inhérents à ce type de corrida. Le marié prenait des couleurs et la mariée riait en essuyant une larme. La fête était lancée. L'orchestre Campagna-Noël s'installait au son des verres que les convives frappaient du couteau pour obliger les tourtereaux à se bécoter entre deux bouchées. Sitôt le repas terminé, les invités laissaient le champ libre aux serveurs et serveuses qui, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, faisaient disparaître vaisselle, nappes et tables. La nouvelle épouse ouvrait la danse en valsant avec son papa souventes fois récalcitrant au tempo de l'orchestre, puis les plus hardis embarquaient dans la ronde. Il en allait ainsi jusqu'à ce que les mariés, discrètement disparus, réapparaissent dans leur «kit» de voyage de noces. Madame, toute fière dans son tailleur bleu pâle, bourse, souliers et chapeau du même ton, se prêtait volontiers aux embrassades, embarrassée d'entendre les dernières recommandations d'un fêtard éméché quant au modus operandi pour la nuit qui s'en venait.

Et là, sur ordre du maître des lieux, j'étais investi d'une mission sacrée. Il me fallait arrêter le juke-box, le remettre en marche et en garder le contrôle pour sélectionner la pièce D-4, une chanson de Gloria Lasso



Récit d'une autre époque

Les grosses noces



De nombreux jeunes couples comme celui-ci se sont faits poser à l'entrée de la salle Chez Ti-Bé. En août 1958, c'était au tour de Constance Morin et Lionel Laliberté d'y recevoir leurs invités.

intitulée «BON VOYAGE». Les nostalgiques bien servis par leur mémoire entendront encore ces mots:

«Ta tendresse pour moi, garde-la, j'ai fini de t'aimer, bon voyage et ne reviens jamais.»

Combien de fois j'ai eu beau ré-

péter à M. Ti-Bé que les paroles ne cadraient pas du tout avec la circonstance, rien n'y fit, mais sachez que c'est la mort dans l'âme que je me pliais à son autorité. Le disque n'avait pas fini de tourner que les moppes étaient en action, tout le monde met-

tait la main à l'eau, même ma mère Jeannette appelée en renfort. La soirée de danse habituelle allait commencer dans moins de trois heures et il fallait le concours de tous sauf, peut-être, de...

Je vous raconte. Aux noces, les musiciens étaient fort bien traités par les invités et il arriva, un bon samedi que le cèleur A.B. fit tellement honneur aux généreuses libations offertes de bonne grâce qu'il s'en trouva incapable d'officier en soirée. Alors, mon boss Ti-Bé me fait venir dans la cuisine, me complimente au sujet de mon travail et malgré mon âge tendre, me donne un verre de gros gin en disant : «Prends ça, mon Yonard, ça va te remonter». Une heure plus tard, il m'obligeait à remplacer A.B. comme cèleur. On dirait aujourd'hui que ce monsieur Ti-Bé était un moyen ratoureur.

La salle de danse des Quatre-chemins n'est plus qu'un souvenir. Construite en 1956, elle fut vendue par la famille St-Pierre et détruite par un incendie, plus tard, en 1963. M. Alfred St-Pierre est décédé en avril 1967, son épouse, madame Anna Boulet, lui a survécu jusqu'en février 1979.

Encore une fois, toute ma reconnaissance à Thérèse pour son apport à ma mémoire défaillante.

Questions? Commentaires?
lemieux.leonard@videotron.ca

Prochain numéro: *Vie de jeunesse* ♦

Récit d'une autre époque

Vie de jeunesse



Vous ne savez pas à quel point je me sens mal dans ma peau ce matin. Dans le dernier numéro, j'ai eu la témérité de vouloir aborder un sujet bien anodin en apparence, celui de la vie de jeunesse des années '50. Déjà, je le regrette à la seule pensée que les gens de mon âge vont se délecter dans l'anticipation d'en savoir plus sur mes incartades plus ou moins avouables; quant aux plus jeunes, ils seront en droit de rigoler à la lecture de nos faits d'armes qui aujourd'hui doivent leur paraître niaisés et pas «rap».

D'emblée, je demande la protection de la cour dans ce présent témoignage. Je plaide la prescription eu égard aux recours possibles et je requiers une absolution inconditionnelle. À ma défense, j'invoque un adage qui prévalait dans ces années : « il faut que jeunesse se passe ou que jeunesse se tasse », disait-on avec désignation comme si l'idée de jeunesse emportait inmanquablement aussi celle de gestes pas trop catholiques. Dans les faits, nous, les jeunots des années '50, n'étions pas toujours des anges, mais pas des monstres non plus. En réalité, nous avions toujours du fer au feu pour occuper nos journées et comme le téléviseur naissant montrait plus de neige que d'attractions, le mot d'ordre était : va jouer dehors.

L'été, c'était la rivière qui monopolisait nos activités. Avec Denis Bernier et Guy Paré, je l'ai arpentée sur des kilomètres au point de la connaître assez pour en faire un

relevé hydrographique complet : les fosses, les roches immergées, les repaires de poissons blancs, de crapets soleil et d'achigans à petite bouche. Nous pêchions dans l'eau jusqu'à la ceinture et l'équipement se réduisait à une ficelle, un hameçon, un plomb et une hart taillée dans les aulnes. Jamais de baignade avant trois heures, consigne maternelle obligeait. Un jour, nous avons « emprunté » la chaloupe de Jean-Charles Morin (le voisin de Guy Paré) et il nous est tombé dessus à l'improviste en face des pointes de Sarto Jean. Vous devinez la suite: tous les trois à l'eau en vitesse et dans les fardoques, abandonnant derrière nous poissons et agrès. La leçon porta, car l'histoire fit le tour du village.

Venons-en donc aux péchés véniels. Comme tous les jeunes de mon âge, j'ai joué des tours, des trucs sans méchanceté qui se transmettaient de père en fils, je présume. Qui, dans ces années-là, n'est pas allé « zigner » chez un vieux ou une vieille? Il s'agissait de fixer dans une fenêtre un petit clou auquel était rattachée une ficelle tendue que l'on frottait avec de la résine; la vibration du clou sur la vitre provoquait un grondement qui poussait très vite le maître de céans à sortir pour lancer un puissant « ma gang de p'tits m..., vous autres, je vous connais ». Comme tous les jeunes de mon âge, j'ai pris plaisir à chaparder des pommes, surtout celles de cette pauvre Marie-Louise Morin. Tout autour, chez Alphonse Laflamme, Paul Lecomte, Armand Martineau, les

pommiers étaient chargés, mais c'est chez elle que nous sévissions, car elle prenait peur d'un rien.

Puis, enfin, vint le temps de « la première fois ». Je ne puis me dérober à l'obligation de vous relater cette première fois, ce rite initiatique, ce passage obligé vers ce monde où l'on n'est plus un enfant, pas encore un homme, tout juste quelqu'un qui l'a fait et en tire vanité. Vous avez deviné?...Oui, ma première pof! Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître. Je tairai le nom de mes complices me limitant à préciser que le plus vieux d'entre nous avait réussi à obtenir des petits cigares Bunty vendus deux pour cinq cents. Les lieux du crime: un abri pour moutons en plein milieu d'un clos et la date, un 25 novembre (c'est important pour la suite). L'initiation se passa très bien, rien n'y parut jusqu'à ce que... Madame Anna St-Pierre a toujours été fidèle à la tradition de la Ste-Catherine, le 25 novembre, et elle m'avait invité à sa fête de la tire. Elle faisait cuire de la mélasse qui, tournée en caramel, était étirée en écheveaux puis coupée en petits morceaux appelés «kiss». Avec la chaleur du poêle et l'abus des friandises, il arriva ce qui devait arriver. Disons simplement que j'ai beaucoup rendu ce jour-là et la cause en était demeurée inconnue jusqu'à maintenant. Voilà!

Avançons de quelques années. À 16-17 ans, il faut travailler pour payer les études. Les temps libres se résument à certains soirs et aux fins de semaine. C'est à ce moment que se

Récit d'une autre époque

Vie de jeunesse



fixe mon amitié pour André Martineau et sa sœur Cécile. Ingénieur, patenté, féru de mécanique, André avait déniché dans une remise de Cap Saint-Ignace ce qu'on appellerait aujourd'hui une «belle d'autrefois»: une Ford décapotable Roadster 1931. Elle était rouge, consommait comme une religieuse et cachait en lieu et place de la malle arrière un siège à deux places que nous prenions plaisir à appeler «la boîte à caresses» ou «le poigne-...» mot que la pudeur m'empêche d'écrire au complet. Pourtant, ce petit bolide était affligé d'un défaut terrible; l'essence arrivant au moteur par gravité, il fallait monter les pentes accentuées en leur tournant le dos, c'est-à-dire, à reculons. La Côte-du-Passage à Lévis pourrait en témoigner. Inutile de vous dire que les villageois nous dévisageaient quand nous faisons route pour la baignade au quai de Berthier en plein dimanche après-midi. Le bonheur était simple alors, quelques cigarettes, une couverture de laine et un Cream Soda constituaient la base d'un farniente mérité. Au retour le soir, il fallait faire preuve de débrouillardise pour assurer notre sécurité. Les feux arrière de cette bagnole antique étant hors d'usage, le passager assis dans ce que vous savez devait tenir au bout de son bras une lampe de poche enveloppée dans un mouchoir rouge à pois blancs. Je suis sûr qu'un subterfuge de la sorte conduirait aujourd'hui à un remorquage en règle.

Puisque nous en sommes au quai de Berthier, j'en profite pour

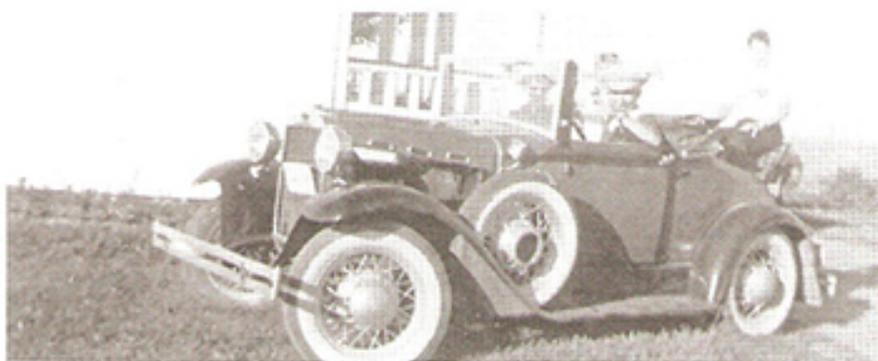


Photo gracieuseté: André Martineau

Voici la fameuse Ford Roadster 1931 détenue par André Martineau qui a fait les belles années de cette folle jeunesse.

avouer un coup pendable que nous y avons perpétré. Vers la fin de l'été, les producteurs de «pitounes» pour le papier empilaient leur bois de chaque côté du quai en attendant la venue des goélettes qui en faisaient le transport jusqu'à l'usine. Il ne restait alors qu'un étroit corridor au centre du quai utilisé, dès la noirceur, par quelques couples en quête d'intimité bien protégée. En raison d'un phénomène que je me refuse à expliquer, les vitres des autos s'embaient, conséquence de l'énergie dégagée lors d'ébats soutenus. C'est alors qu'à l'entrée du quai nous avons déplacé des billes de bois, en toute tranquillité dois-je dire, barant ainsi le chemin aux amoureux qui voulaient s'en retourner avant minuit. Les imprécations entendues au cours de leurs manœuvres de déblaiement sont indignes de ce journal, donc motus et bouche cousue.

Enfin, après avoir obtenu la bénédiction de l'autre partie mise en cause et espérant ne pas trop alarmer nos mamans toujours vivantes, je vous livre un secret bien gardé par nous deux. La compagnie Martineau

avait décroché un contrat pour approvisionner en gravier la construction d'une citerne à Saint-Jean-Port-Joli. Le transport s'effectuait à partir de la carrière de Saint-Raphaël et se devait d'être continu, jour et nuit, pour toute la durée des travaux. Un bon soir, ou plutôt un mauvais soir, André, mort de fatigue, me fit la proposition suivante: en m'approchant, je tiendrais le volant du camion, un International de cinq tonnes, tandis qu'il fermerait les yeux quelques instants tout en gardant le pied sur l'accélérateur. Entre l'Anse-à-Gilles et Cap-St-Ignace, disons sur six kilomètres, j'ai conduit le mastodonte sans permis et..., sans aucune expérience. Sachez qu'il n'y a point de vantardise dans cette confession tardive, seulement une prise de conscience a posteriori de l'énormité d'un tel geste. D'un commun accord, nous avons promis de ne plus recommencer et nous avons tenu parole. Juré!

Au prochain numéro:
la pratique religieuse.

Des commentaires?

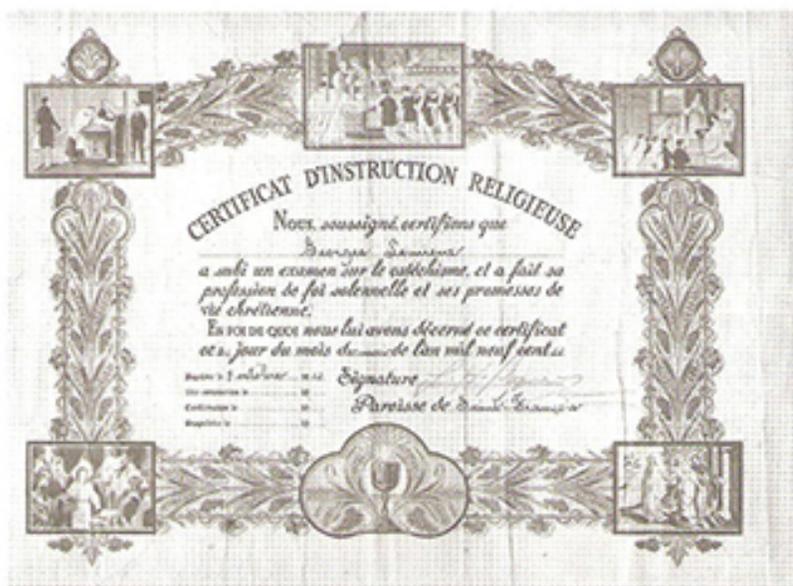
lemieux.leonard@videotron.ca ◆

Récit d'une autre époque

La pratique religieuse dans les années '50

À vrai dire, le titre le plus approprié pour cette chronique aurait dû être différent. J'avais pensé tout d'abord à quelque chose du genre « Une enfance près du bénitier », mais Denise Bombardier m'interdit de verser dans le plagiat depuis qu'elle a publié **UNE ENFANCE À L'EAU BÉNITE**. Le titre a d'ailleurs peu d'importance, car aborder aujourd'hui la pratique religieuse québécoise des années '50 c'est entrer dans l'histoire d'un monde dont on pourrait dire qu'il fut. Les gens de mon âge liront probablement ce qui va suivre avec un sourire mi-amusé, mi-nostalgique alors que la génération actuelle affichera une incrédulité toute juvénile en supposant que ce ne pouvait être comme ça. En vérité, sachez que tel était le *modus vivendi* de notre époque et j'en veux pour preuve le jour même de notre naissance.

À peine avions-nous quitté le sein maternel que la religion venait vers nous, disons plutôt qu'on nous portait vers elle. La hantise de cette époque était liée au fait qu'un nouveau-né pût mourir sans être baptisé, ce qui le condamnait pour un bon bout de temps à arpenter les limbes, territoire mal défini dans l'esprit des croyants, mais tout de même considéré comme une sorte d'antichambre du paradis à venir à la fin des temps.



Si l'enfant présentait des signes évidents d'incapacité à survivre, il était ondoyé, c'est-à-dire qu'on le baptisait immédiatement, quitte à lui faire visiter les fonts baptismaux plus tard. Pour les plus vigoureux, la majorité, devrais-je dire, le passage à l'église avait lieu la journée même comme l'attestent les extraits de baptême alors rédigés par les autorités religieuses officiantes. Ayant en mains le passeport pour la récompense éternelle, nous allions apprendre sur les genoux maternels le **NOTRE PÈRE**, le **JE VOUS SALUE MARIE** et le **GLOIRE SOIT AU PÈRE**, prières qui devraient rassurer le curé Paquet lors de sa visite paroissiale. Inutile de vous dire qu'à notre entrée en première année du primaire, ces prérequis étaient fort bien assimilés et nous permettaient d'attaquer l'étude du catéchisme avec ses 508 questions et réponses avec, en prime, les notes microscopiques au bas des pages. Voilà venu le temps de la première communion

précédé par l'épreuve terrifiante de la visite au confessionnal: quelles fautes avouer, en présenter une comptabilité qui ne verse pas dans la vantardise pour ne pas recevoir un Chemin de la Croix comme pénitence, surtout ne pas rougir à la fermeture du trébuchet sacramentel, ce n'était pas là une mince affaire, je vous l'avoue.

Les années passant, nous finissions par domestiquer cette épreuve répétée mensuellement. Toutefois, pour s'assurer de l'orthodoxie de nos connaissances, la direction spirituelle de la paroisse nous soumettait toutes et tous, en fin de sixième, à un mois de perfectionnement intensif qu'on appelait la marche au catéchisme en vue d'une sorte de collation des grades, la communion solennelle. Le curé Paquet se réservait l'avant-midi pour repasser page par page, chapitre par chapitre, les éléments de base de la doctrine catholique tandis que mademoiselle Anaïs Boulet, vieille fille de son état, faisait de son mieux pour meubler l'après-dîner. Ces deux mentors partageaient la même passion: questionner celles et ceux qui leur paraissaient les plus aptes à répondre. Rodrigue Théberge, un dénommé Labonté et le pauvre petit moi étions le plus souvent appelés à redorer le

Récit d'une autre époque

La pratique religieuse dans les années '50

blason des garçons alors que chez les filles, Yseult Roy tenait vaillamment le fort. Je garde en mémoire le jour où, brisant le silence gêné de notre ignorance, elle répondit à cette mesquine question du curé: comment nomme-t-on l'excommunication majeure prononcée contre un hérétique? Le saviez-vous? L'ANATHÈME! Jamais, à compter de ce jour, je n'ai pu oublier ce mot annonciateur d'un tel châtement, non seulement à cause de son poids sémantique, mais surtout en raison de l'humiliation subie en plein cœur de la sacristie. Toujours est-il que, en fin de session, nous maîtrisions par cœur et dans les deux sens les dix commandements de Dieu, les sept commandements de l'Église, les actes de foi, d'espérance, de charité et le plus que nécessaire acte de contrition. Ici, je vous propose un test: récitez ces piliers de nos oraisons et faites-moi savoir jusqu'où vous a porté votre mémoire ou votre piété.

De toutes les cérémonies religieuses paroissiales, la grand'messe du dimanche était celle qui soulevait la plus grande ferveur populaire. Les cultivateurs les plus éloignés du temple et qui devaient observer le jeûne eucharistique pour communier s'amaient à la fin de la messe basse, car le pain sacré n'était pas distribué à la messe solennelle. Ces



Le curé Paquet

fidèles levés depuis la barre du jour s'éparpillaient alors chez parents et amis pour casser la croûte et refaire leurs forces avant les 9h30. C'est ainsi que Monsieur Arthur Lamonde accueillait à sa table une vingtaine de personnes pour le déjeuner, et ce, tous les dimanches que le Bon Dieu amenait. Quelques minutes avant le début de l'office, les cloches carillonnaient un «last call», l'orgue prenait son souffle et M. Henri Dumas, policier pour la circonstance, lançait à l'égard des placoteux et des fumeurs retardataires un sévère: O.K. les

gars, dedans pour la messe! Silence graduel et puis L'ASPERGES ME, le KYRIE magnifique de la messe #8 DE ANGELIS, le GLORIA jusqu'à l'ultime ITE MISSA EST. Je dois vous avouer qu'en écrivant ces souvenirs je ressens un peu de tristesse; le grégorien a été mis au rancart et avec lui sont disparus le Magnificat, le *Te Deum* et le joyeux *Salve Regina*. J'estime que nous avons perdu au change. Le perron de l'église demeurait animé encore longtemps après le départ silencieux des religieuses du couvent; on prenait des rendez-vous, les payes de beurrerie changeaient de mains et on s'enquêrait de la santé du voisin. Pour bien des gens, c'était le passage obligé à la boucherie de Richard Morin, histoire d'assurer à la famille sa part de protéines animales pour la semaine. Somme toute, c'était là de beaux dimanches.

Je garde en réserve bien d'autres manifestations de la foi de ce temps: la sévérité des funérailles, la procession de la Fête-Dieu, le mercredi des Cendres, les Rogations, les deux Messes de Minuit, le triduum, la Toussaint suivie du Jour des morts. On verra bien.

Au prochain numéro: deux forums fréquentés, la boutique de forge et le magasin de madame Boulet.

Des commentaires, peu importe leur nature?
lemieux.leonard@videotron.ca ♦

Récit d'une autre époque

La boutique de forge et le magasin général, deux forums de rencontres aux Quatre-Chemins

en 1958 est elle-même décédée en 1989. Avec le bureau des postes et la forge, le magasin a toujours été un haut lieu de rencontres, car on n'y faisait pas simplement commerce, on y recevait en plus. Tout au long des soirées d'hiver, dans la cuisine du logis, on jouait aux cartes, aux «pichenottes» et les galettes de madame Boulet garnissaient généreusement la table. La partie magasin demeure dans mes souvenirs comme une caverne d'Ali Baba version douceurs pour enfants. L'entrée était, en été, jalousement gardée par Philippe Bernier qui avait fait de la troisième marche de l'escalier son observatoire personnel. La porte franchie, à la droite, le frigidaire à liqueurs rempli de coca-cola, d'orange crush, de cream soda, de seven-up dont les bouteilles se vendaient 7 sous l'unité, toujours bien froides, mais qu'il fallait essuyer, car elles baignaient dans l'eau, résidu de la glace fondue; sur le comptoir, un pot de lunes de miel à 1 cent attisait notre envie, mais pas autant que les cornets de crème glacée Arctic à 5 cents. Le beurre d'arachides se débitait en vrac dans une feuille de papier ciré tandis que les biscuits vendus à la livre étaient empaquetés dans un sac de papier brun scellé par la ficelle qui descendait du plafond. Le midi, il n'était pas rare d'y rencontrer quelques travailleurs venus se restaurer sur le pouce: une boîte de sardines, des biscuits soda et un «Joe Louis» faisaient l'affaire.



Madame Jeannine Boulet, propriétaire, en 1984.

Au beau milieu de l'été, le magasin connaissait une période plus fébrile, car Simone, autre fille de madame Boulet s'amenait de Montréal avec son mari «Ti-Mout». De son vrai nom Victor Trépanier, Ti-Mout, chauffeur d'autobus, puis pompier, prenait allure de «survenant, de grand dieu des routes» aux yeux des petits ruraux que nous étions. Pensez-y, un monsieur du grand Montréal en pleine campagne! Il en mettait de la vie dans le coin; toujours souriant, il s'affairait à faire du ménage dans la réserve et dans le petit entrepôt à l'arrière du magasin, il peignait tout ce qui nécessitait une retouche. Ma mère qui l'a connu beaucoup plus que moi en parle encore avec admiration. Bref, il devenait le

maître d'une grande récréation pour toute la famille élargie des Quatre-Chemins.

Toujours situés au 4, chemin Saint-François ouest, la maison et le magasin ont été transformés en appartements, mais il est bien difficile pour les gens de cette époque d'y passer sans revoir, ne serait-ce qu'un instant, toute la vie qui animait ce petit coin de pays.

Dans le prochain numéro: l'apprentissage de la vie agricole avec Clermont Lecomte.

Merci à ceux et celles qui m'envoient commentaires et suggestions.

Mon adresse électronique:

lemieux.leonard@videotron.ca ♦

Récit d'une autre époque

Lettre à Clermont



Salutations à toi, vieux copain d'enfance...Oups! J'ai l'impression que j'aurais dû escamoter l'adjectif «vieux» car cela fait plus d'une quinzaine d'années que tu as cessé de vieillir un jour d'automne lorsque tu t'es allongé dans ton clos pour ne plus te relever. Pendant longtemps, j'en suis sûr, tu t'es dit que je t'avais oublié; tant d'années ont filé depuis ce 7 septembre 1954 où j'ai pris les gros chars pour le collège de Sainte-Anne. Si tu t'en souviens bien, quelques jours auparavant, nous avons fait ensemble pour la dernière fois la récolte des patates dans le champ en avant de votre maison et ton père, monsieur Paul, trouvait qu'on brettait plus que d'ordinaire. Là où tu es, j' imagine que pour te désennuyer tu jetais un petit coup d'œil dans L'Écho, un peu surpris de constater que je ne parlais pas de toi alors que nos chemins avaient été si proches dans ces années

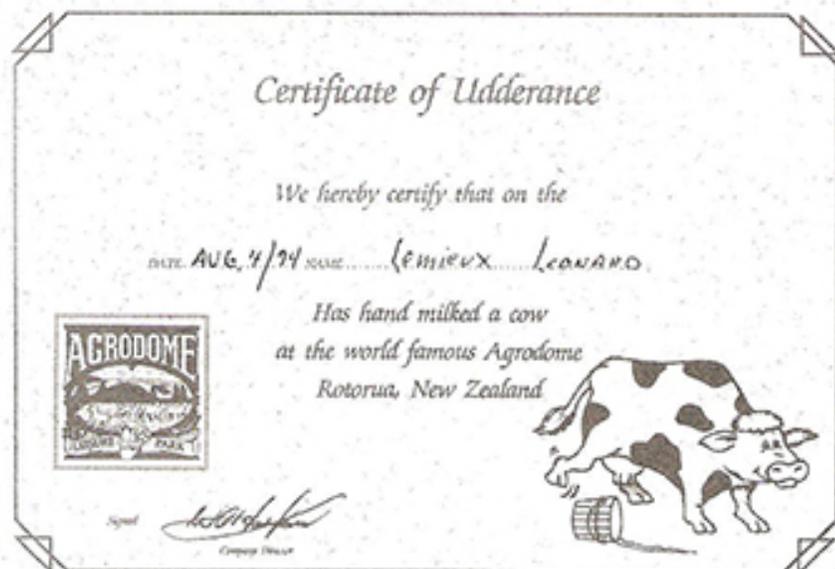
qu'on appelle aujourd'hui la préadolescence. Nous étions voisins, avions le même âge et allions à la même école. D'ailleurs, notre maîtresse, ceci dit en tout bien tout honneur, était ta sœur Huguette que je revois de temps à autre et qui a peine, chaque fois, à me reconnaître. Il faut admettre qu'une moustache grise te change le portrait d'une bedaine de dix ans.

Mon cher Clermont, j'ai un aveu à te faire: tu as été pour moi le meilleur des professeurs dans l'apprentissage de la vie agricole quotidienne. Tu rirais de me voir faire le faraud avec mon Farmall Super A 1952 sur mes terres de roches et de mouches noires de Sainte-Euphémie. C'est un amusement tandis que pour toi, travailler sur la terre, c'était une besogne bien rodée à laquelle tu m'as associé et dont il m'est resté des souvenirs inaltérables. Tu m'as enseigné l'art de cueillir les

œufs sous les poules au nid sans me faire «picosser» les doigts. De toi j'ai retenu la recette de cette «bouette» pour les cochons que j'ai servie à mes propres bêtes dans une tentative d'élevage sans lendemain. Quel sentiment d'importance j'éprouvais quand venait le temps d'aller quérir les vaches. Tu me laissais les appeler avec un «Qué, qué, qué vaches qué» et elles arrivaient d'un seul trait, ce que j'attribuais à mon autorité alors que leur horloge biologique fonctionnait à merveille. Avec le chien, on les ramenait à la grange, sans les presser car souvent le lait coulait des paires des grosses Holstein au ventre gonflé de luzerne et de trèfle. Dociles, elles retrouvaient toutes la place de traite qui était la leur. On me confiait l'écurage et la distribution de la litière sous les bêtes à la condition que je prenne bien garde de ne pas les piquer avec

Récit d'une autre époque

Lettre à Clermont



les dents de la fourche. Il régnait à ce moment dans l'étable une odeur tiède de fourrage, de lait chaud, une senteur qui ne se décrit pas mais que tous les habitants affectionnent, un mélange de tranquillité et de sécurité. Grâce à ta patience, j'ai appris à traire les vaches, à un rythme bien modéré certes mais assez fort pour faire monter la broue sur le lait, tout un exploit dans mon cas. Tu sais, ton petit truc qui consiste à faire pisser un peu de lait sur ses doigts avant de presser le pis, cela m'a valu un diplôme de champion-tireur de vaches. Écoute bien ça. En 1994, je visitais une exposition agricole en Nouvelle-Zélande et on m'a choisi pour participer à un concours de traite. La vache était juchée sur une estrade comme dans un vrai spectacle. Les premiers concurrents avaient fait chou blanc, ne sachant vraiment pas comment aborder la chose. Mon tour venu, je demande un petit banc qui était demeuré à l'écart, je m'envoie un trait de lait sur les mains. Tout de suite, le maître de

cérémonie m'arrête et me déclare champion sans que j'aie eu à traire cette vache qui ne parlait que l'anglais mais qui a vite compris qu'elle avait affaire à un «connoisseur». Inutile de te dire que j'ai conservé ce document que j'aurais bien aimé te montrer. Je reviens au cérémonial de la traite. L'étape finale nous incombait à tous deux et c'est dans glacière que cela se passait. L'hiver précédent, ton père et tes frères avaient découpé dans la rivière des blocs de glace, plus précisément sous le vieux pont à l'endroit que nous appelions la fosse à Jos Dumas. Ces blocs d'un bleu transparent étaient entreposés dans une remise et se conservaient grâce au bran de scie qui les recouvrait. Il fallait en dégager un ou deux, les rincer, les casser en morceaux et les déposer dans le bac pour assurer la conservation du lait. Chaque fois, on se réservait un éclat de glace que l'on savourait un peu comme le font aujourd'hui les enfants avec des «popsicles» et des tubes de «slush».

Une ou deux fois l'été, nous participions au rodéo de la pesée des porcs qui devaient passer à la boucherie. Si ma mémoire me sert bien, le poids charnière était fixé à 208 livres mais pour nous en assurer, nous devions faire entrer l'animal dans une cage posée sur une balance. Comme tu étais beaucoup plus costaud que moi, tu empoignais le cochon par la queue en le poussant fortement tandis que j'avais la gérance des oreilles et de la tête. Lorsque, après des essais répétés qui faisaient perdre à la saucisse en devenir quelques livres et plusieurs soies, on parvenait à établir la pesanteur requise, on marquait l'animal par un X de couleur, ce qui ne présageait rien de bon pour lui.

Mon départ pour le collège a marqué la fin de nos aventures communes, mais dans les années qui ont suivi, mon frère Gilles a pris le relais. Lui, il te donnait un vrai coup de main car il est beaucoup plus habile que moi dans le train-train de la ferme.

Pour terminer, je me sentais obligé depuis longtemps de te faire savoir mon admiration devant ta simplicité, devant ton désir de toujours bien faire ce qui se devait d'être fait. Comme tu es parti sans laisser d'adresse, je confie cette lettre à la poste restante, confiant que tu passeras bien un jour pour la récupérer.

P.S. Il y a quelque temps, j'ai rencontré ta nièce Brigitte, fille de ta sœur Yolande; sache qu'elle t'aime beaucoup, ça, tu le savais, j'en suis certain.

Un vieil ami, de plus en plus vieux, **Léonard**.

Prochain numéro : l'âge d'or de la voirie.
Vos commentaires à :
lemieux.leonard@videotron.ca

Récit d'une autre époque

La voirie de mes jeunes années

L e c -
trices, lec-
teurs, sur-
tout faites en
sorte que les
enfants ne
prennent pas
connaissance
du propos qui
suit. Alors que
nous vivons
l'envahisse-
ment du cône
orange, les
détours obli-
gés, les ralenti-
ssements
impromptus,
alors qu'on
nous bom-
barde de

montants faramineux consacrés à la réfection des routes, des ponts, des viaducs, les gens de ma génération seront vite perçus comme des dinosaures par leurs petits-enfants si ceux-ci découvrent qu'il y a soixante ans, les chemins n'étaient pas ouverts pour les automobiles en hiver. Qui plus est, à la fin des années 40, le moteur à crottes (lire le cheval) régnait encore en roi et maître sur nos routes et les autos garées le long de l'église le dimanche se comptaient sur les doigts de la main. Qui ne se souvient pas de l'énorme Packard 1947 de la famille Couillard? Louis, Martial, Lucien, Clothilde et Imelda Couillard, tous cinq de bonne corporence, fréquentaient l'église de Saint-François tout en relevant de la paroisse voisine, Saint-Pierre, et affichaient toujours l'allure des gens de qualité. Quand, dans la cour de



Photo: Ville de Montréal

l'école, on discutait de la vitesse de ces bolides, la même expression revenait toujours : «il allait à cinquante milles à l'heure», ce qui pour nous constituait le summum de la vitesse sur terre. Aujourd'hui, on dirait plutôt : «tasse-toé, mon oncle!». Que de chemin parcouru depuis ce temps où, après une chute de neige importante, je voyais Alexandre Bernier aplanir les lames de neige avec un rouleau à deux tambours tiré par un cheval qui se débattait enfoncé jusqu'au poitrail. Par temps plus clément, les cordes autour du cou, il se contentait de passer une gratte dont il tenait fermement les manchons pour augmenter l'emprise sur la chaussée durcie.

Aux premiers jours d'avril, ordinairement avant la fête de Pâques, ce qui s'appelle maintenant la Montée St-François était envahi par un régiment de gros bras qui, pelle à la main,

ouvrait une tranchée vers la gare. Oui, oui, à la petite pelle! Raymond Raby m'a rappelé que c'était son père, Pierre, qui «jobbait» l'ouvrage et qui recrutait les journaliers. Plus tard, cette opération fut grandement facilitée par la mécanisation, car Normand Forgues et son bulldozer

chassaient les reliquats de l'hiver en quelques coups de... pelle. Les automobilistes qui avaient bien hâte de prendre la route devaient toutefois ajouter des chaînes aux roues arrière pour éviter l'enlèvement hors des sillons qui se formaient aux passages répétés des voitures. L'été annonçait le début des travaux plus importants: épandage de gravelle, construction de nouveaux segments, revêtement de bitume. N'oublions pas que nous sommes dans les belles années de l'Union Nationale de Duplessis et que le député de Montmagny n'est nul autre que le procureur général de la province, Antoine Rivard, dit Ti-Toine. Le cantonnier, Antonio Gagnon, travaille sous les ordres de Ti-Bé Alfred St-Pierre, chef cantonnier dont le «pick-up» jaune orange souligne la fonction. Je me souviens de tout cela, car j'ai été un témoin privilégié de cette activité. Pour une raison que j'ignore,

Récit d'une autre époque

La voirie de mes jeunes années

deux propriétaires de camions m'avaient adopté comme «helper» malgré mes 8-9 ans. Le terme est immensément exagéré puisque, bien assis dans mon coin, j'examinais en silence les manœuvres de conduite effectuées par mes patrons, MM. Martin Simard et Herménégilde Chouinard. Pendant les voyages, c'est à peine si nous échangeons quelques mots, mais l'un et l'autre trouvaient le moyen d'arrêter à un magasin pour acheter quelques douceurs. Monsieur Chouinard me refilait une «Cherry Blossom» tandis que Martin Simard avait une prédilection pour la «Caravan». Comme vous le devinez, mon affaire était chocolat et encore aujourd'hui, ces moments s'ajoutent au nombre des bons souvenirs à raconter au présent.

Puis, avec les années, j'ai pris du muscle et plusieurs pouces en plus et je me suis retrouvé, à titre d'étudiant, employé du gouvernement de Sa Majesté, dûment rémunéré par un chèque bleu pâle. Ma fonction: homme à tout faire, mais surtout livreur de matériaux. Deux fois la semaine, le camion de Bertrand St-Pierre devait se présenter à la «shed» centrale de Montmagny pour y charger des tuyaux de béton, des 6x6 de pruche et des grands clous de 12 pouces. Et commençait alors la lente montée vers les hauteurs de Montmagny. En peu de temps, j'ai connu les cantonniers du Rosaire, de Saint-Paul, de Sainte-Euphémie, de Saint-Fabien et de Sainte-Lucie pour ne nommer que ceux-là. Bien sûr, nous avions nos pauses syndicales à des endroits bien précis: au Château Blanc de Saint-Paul, au restaurant de Paul Lemieux, face



Photo: Ministère des transports du Québec

à l'église de Sainte-Lucie et à la carrière de Louis-Philippe Bertrand qui en brassait gros dans la région. De façon modeste, je puis me vanter d'avoir ainsi contribué à la construction de centaines de ponceaux communément appelés «calvets» dans le milieu de l'époque.

Ici, je dois vous avouer que je portais deux chapeaux pour réussir à payer une partie de mes études au collège; la semaine à la voirie et le samedi à la salle de danse chez Ti-Bé. Or, il se trouve que le calleur de danses, A.B. dont j'ai déjà parlé travaillait lui aussi pour la voirie en tant que «pointeur». Quelle était la tâche spécifique rattachée à cette fonction? Dans une roulotte, à la sortie d'une carrière de sable ou de gravier, le pointeur devait vérifier, à l'œil, l'exactitude de la charge contenue dans la benne des camions et remettre au chauffeur une sorte de facture qui garantissait le paiement du transport.

Vous devinez que certains lundis, compte tenu de ses prestations de fin de semaine, notre pointeur avait la tête lourde. Il me revenait alors de le remplacer. Je n'ai pas besoin de vous dire que cela me mettait dans mes petits souliers; comment voulez-vous qu'un jeunot arborant à peine trois poils au menton se permette d'ordonner au conducteur de bien vouloir étendre son voyage pour faire la preuve que la juste quantité y était? De là à vous avouer que des camionneurs n'ont pas eu à réparer beaucoup de ressorts renversés quand j'officiais, il n'y a qu'un pas que je ne franchirai point, car je considère qu'une commission d'enquête suffit pour l'instant.

Le mois prochain:

Pour prendre congé

Commentaires à

lemieux.leonard@videotron.ca

Léonard Lemieux

Récit d'une autre époque

Pour prendre congé

✍ par Léonard Lemieux

Voilà déjà un an écoulé depuis que j'ai entrepris de vous livrer certains aspects de la vie quotidienne qui animait le microcosme social des Quatre-Chemins il y a plus d'un demi-siècle. Que le temps passe vite ! Pardon, ce n'est pas le temps qui passe vite, c'est plutôt nous qui passons vite. J'en veux pour preuve le fait que la plupart des hommes et des femmes dont j'ai parlé dans ces chroniques ne sont plus de ce monde et c'est à peine si une génération nous sépare.

Permettez-moi de vous faire une confidence: il m'est arrivé à quelques reprises d'être ému en ramenant à la vie pour quelques instants des gens attachants et généreux dont le souvenir se doit d'être conservé. Autre aveu: longtemps j'ai hésité à me lancer dans cette aventure tellement j'étais convaincu que tout a déjà été dit et de plus belle façon . En fin de course, les commentaires que j'ai reçus me tendent à croire que le jeu en valait la chandelle.

Il reste bien d'autres figures et récits qui roupillent dans le tiroir, je les laisse mûrir encore un peu. Le village de Saint-François, centre de la vie paroissiale, mériterait bien qu'on y jette un coup d'œil éveillé; je sens qu'il y a de bien belles histoires de magasins généraux, de patinoires, de processions et de reposoirs à raconter. On verra.

*À tous, un Noël joyeux rempli de joies familiales,
de paix et de sérénité!*

lemieux.leonard@videotron.ca